

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

07/04/2004

Présentation de l'ouvrage de Guillaume le Blanc *Les maladies de l'homme normal*

par Katia Genel

Dans *Les maladies de l'homme normal* (Editions du Passant, mars 2004), Guillaume le Blanc propose d'une certaine manière un portrait de l'homme normal, ou plutôt une série de portraits, qui conduisent à un renversement annoncé : c'est l'homme normal qui est malade et c'est lui qu'il faut soigner. Il ne s'agit pas de promouvoir le déviant ou de réhabiliter la folie, mais de se pencher sur la maladie de la normalité. Le diagnostic de la maladie de l'homme normal, sous les diverses formes qu'elle prend, vient contester le départage familial entre normal et anormal ou pathologique. Canguilhem avait lui-même ébauché la fiction de la maladie de l'homme qui se dit normal dans un monde où tout homme ne l'est pas : il s'agissait alors du trouble qui naît de la permanence de l'état normal. Cette inquiétude d'être resté normal lui faisait redouter de ne pas savoir affronter la maladie ; s'esquissait finalement en lui un besoin de la maladie, comme épreuve et comme preuve de la santé. La maladie de l'homme normal était caractérisée comme « l'apparition d'une faille dans sa confiance biologique en lui-même » (Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, PUF, p.216-217). Dans le livre de Guillaume le Blanc, la maladie de l'homme normal est reprise au pluriel et détournée, déplacée sur le plan de la vie psychique et des normes sociales. Pour comprendre la redéfinition de la maladie de l'homme normal, il faut expliciter l'un des nœuds de l'analyse de Guillaume le Blanc, à savoir le caractère constitutif des normes pour le sujet. Il s'agit d'une reprise partielle des acquis de Judith Butler dans *La vie psychique du pouvoir* (Leo Scheer, 2002). Judith Butler met en évidence le caractère paradoxal de l'assujettissement, qui marque l'emprise d'un pouvoir sur un sujet, mais aussi le processus par lequel un sujet se constitue à partir du pouvoir ou des normes. Le sujet est ainsi créé dans les normes, parce qu'il s'attache à son assujettissement. La réflexion de Guillaume le Blanc porte sur ce qu'on peut appeler « la vie psychique de l'homme normal » ou encore « la vie psychique des normes ». La vie psychique est une notion centrale du livre : elle est ce qui permet l'attachement à la norme, à l'assujettissement, et par là son incorporation. Le sujet naît dans les normes, de sorte qu'à première vue, il est normal d'être normal, d'être dans des normes. Il n'y a pas en ce sens d'anormalité, au sens d'une absence de normes, d'un dehors des normes. Dès lors, il s'agit pour Guillaume le Blanc d'interroger le désir constitutif de norme. L'homme normal est à la fois celui qui se croit normal hors de nous, porteur d'une norme qui peut nous exclure, mais que nous désirons rejoindre, et à la fois en nous, une exigence ou une référence, l'objet d'un désir de norme.

Le départage ne se situe donc pas entre un homme normal et un homme pathologique, ou même anormal, mais au sein même de l'homme fabriqué dans les normes, entre un désir de norme et un désir de contrer la norme. Guillaume le Blanc écrit :

« Le conflit n'est donc pas entre le normal et l'anormal puisqu'il n'y a aucun sens à sortir des normes, mais entre une norme majoritaire et une norme minoritaire. » (p.14)

Et cette distinction entre les désirs minoritaires et les désirs majoritaires (désirs qui entrent le plus souvent dans une dialectique) conduit à une nouvelle opposition, celle de l'homme normal et de la vie ordinaire ; à l'appellation d'homme normal, Guillaume le Blanc oppose « les mille et une créations de la vie ordinaires » :

« Ces micro-normes qui répondent à des désirs subjectifs, à des formations de soi dans le récit des autres ne se retrouvent pas, loin s'en faut, dans la figure de l'homme normal. Dans ce livre, il est question de la vie ordinaire et de ses mondes, et des petites rébellions qu'elle oppose, pour rire et par esprit de sérieux, à la vision ampoulée d'un homme normal. » (p.15)

Le propos est alors une « critique de la normalité », car elle est porteuse d'une souffrance. Il faudra « voir le normal du côté des souffrances qu'il cristallise » (p.18). Deux souffrances sont mises en parallèle, la souffrance de celui qui s'expose aux normes majoritaires et celle de celui qui vit son désir de normes minoritaires. L'interrogation va porter sur le désir de norme « qui est littéralement pris d'assaut par l'idée même d'homme normal », c'est-à-dire sur l'attachement aux normes, qui peut-être asphyxiant ou laisser de l'air frais. Il y a bien une manière pathologique d'être normal et une manière normale d'être pathologique.

Pour comprendre ce désir de norme, l'ouvrage ne va pas aller directement aux subjectivités encombrantes, c'est-à-dire à ceux qui sont exclus de la norme, ceux qui souffrent de la violence de l'homme normal (« l'idée d'homme normal suppose une violence faite à l'égard de ceux qui désirent la norme mais qui en sont séparés par toute la violence sociale », on peut penser aux chômeurs, aux immigrés ou encore aux malades). D'ailleurs, ces subjectivités sont encombrantes, et pas encombrées, c'est-à-dire encombrantes pour ceux qui ne les accueillent pas :

« Je voudrais placer l'homme normal sous le regard de ces subjectivités encombrantes qui se débattent dans les normes, le plus souvent non pour y échapper mais pour revenir dans leur giron. » (p.12)

L'ouvrage fait un détour, pour comprendre le désir de norme, en explorant la maladie de l'homme normal. Il s'intéresse au fait que la normalité est « riche d'un négatif qui la hante ». Il place en regard de la souffrance que la norme produit en « rejetant ses éclopés dans une hypothétique cour des miracles » (p.18) la souffrance d'être dans la norme. Cela conduit à « opposer le rêve de souffrance (ou le cauchemar) de l'homme normal et le rêve de normalité de l'homme souffrant » (p.15), pour comprendre d'où vient ce rêve de normalité, qui n'a qu'une fausse évidence. Nous allons suivre ce détour par les maladies de l'homme normal.

1) Portrait de homme normal

a) La normalité en question

Le projet de l'ouvrage est de « mettre en crise la notion de normalité en se situant du côté de la vie ordinaire ». Les normes sont constitutives de la formation du sujet, qui se décompose en assujettissement et individuation (développement de la vie dans le sujet). La normalité doit être conçue comme un certain rapport aux normes. L'attachement aux normes qui nous constituent est vital, originaire, du fait de la formation du sujet dans la dépendance. L'homme normal est alors issu d'une scission, dans le désir des normes entre un désir vers le « droit » et un désir vers le « sauvage » :

« L'homme normal naît de cette scission dans le moi qui met désormais sur le devant de la scène une vie psychique aimantée par le désir de la norme et laisse dans l'ombre, au point de la faire disparaître, le désir de contrer la norme ou le désir d'excès à l'égard de la norme qui répond au mieux de cette créativité de la vie en ce qu'elle est l'individuation que la vie ne cesse de développer jusque dans l'esprit même, posant certes des normes, des régulations, dont le risque est de compromettre, en les arrêtant, les processus d'individuation. » (p.32)

L'homme normal, qu'il existe seulement comme désir ou qu'il n'existe pas, a deux versants : il est « le fantasme de la seule soumission à la norme », et par là il est également une vie qui a déserté l'autre versant, « les désirs créateurs ». L'homme normal est l'arrêt de la normativité, cette capacité à déplacer les normes incorporées, puissance créatrice qui qualifie la vie chez Canguilhem.

L'homme normal n'est donc pas celui qui se coule naturellement dans les normes. L'illusion d'une adéquation naturelle de l'homme aux normes est défaite. L'homme normal est avant tout une construction, un conflit constitutif. Toute norme adoptée est « l'objet d'une trahison, d'une incorporation malgré soi », qui produit une souffrance psychique :

« Ceci signifie que rien n'est moins naturel que l'idée d'un homme normal qui se serait révélé à soi dans des normes spontanément adoptées par les autres. En réalité, nous adoptons les normes le plus souvent à notre insu et le rêve d'une mise en question de ces normes apparaît alors comme le retour d'un refoulé primitif qui serait un usage de soi à soi plutôt qu'une mise en placement chez les autres, scène archaïque d'un désir non encore orienté, retourné vers soi par toute une série d'interpellations externes qui le reformulent, créant les conditions d'une identité nouvelle à l'origine de l'idée même de moi ». (p.15-16)

Notre naissance dans les normes récuse le schéma d'une intériorisation mécanique des normes extérieures. Nous naissons par et dans les normes ; nos jugements sont eux-mêmes enracinés dans une disposition individuelle et sociale, qui est « l'effet même des normes par lesquelles une société accède à une forme de conscience de soi ». Ainsi, le jugement de normalité, récurrent dans notre vie ordinaire, est en quelque sorte un redoublement :

« Les jugements de normalité fonctionnent alors comme des qualifications de la vie mentale qui lui assurent un développement mental dans les limites des normes sociales. Ce sont ces jugements de normalité, qui sont des reduplications des normes sociales, des schèmes sociaux, qui construisent un homme normal, l'imposent et finissent par lui donner une évidence qu'il n'a jamais eue. » (p.28)

Le jugement de normalité manifeste le lien entre l'esprit et les normes sociales, et par là l'efficacité de la norme dans la vie psychique (donc pas seulement la production de comportements par le corps) ; c'est par ce jugement que les sujets se posent dans la norme. « C'est dire que nos esprits ne nous appartiennent pas » (p.24), rappelle Guillaume le Blanc. La reduplication met en évidence la difficulté de penser l'identité du sujet, qui s'effectue dans le déni de la dépendance aux normes. Il est alors impossible de sortir de la norme car cela serait sortir de soi ; le marquage des normes agit au principe même du sujet et de son identité, depuis que, comme le souligne Guillaume le Blanc à la suite d'Althusser, l'enfant est « attendu » dans la configuration idéologique familiale.

L'homme normal est alors celui qui efface, par sa tentative de coïncider avec les normes, le travail des normes. C'est pourquoi on peut le dire malade. On ne naît pas normal, on le devient. A cette fausse coïncidence entre une norme et un sujet, il faut opposer d'autres manières d'être normal, dans la cohésion minimale d'une existence qui vit et fait avec ses normes. On peut désormais faire le portrait plus détaillé de l'homme normal.

b) Portraits

Il s'agit de « faire le tour de l'homme normal comme on fait le tour du propriétaire ». La première figure ou la première « allure » de la normalité est « le normal qualitatif » ; modélisation ou simplification de l'homme ordinaire : la mère parfaite, l'élève brillant, le *business man* accompli, ou le professeur exemplaire. Autant dire qu'il n'existe pas, ou du moins qu'il est un homme normal au milieu des hommes pathologiques, et que sa normalité n'est pas tout à fait normale (elle est « un autre tour de folie »). Il est une référence qui n'existe pas, une exigence imposée à une existence, mais qu'aucune existence n'incarne. Guillaume le Blanc le destitue de sa position de modèle, pour le penser comme un « homme enfermé dans une identité qui le prive de toute possibilité de personnalisation », la personnalisation étant selon Malrieu le fait de donner sens à ses activités et de les référer à d'autres domaines (p.42). L'homme normal qualitatif peut prendre plusieurs formes, celle du héros, porteur d'une vie exemplaire, ou celle plus banale d'une vie sans maladie. En ce dernier sens, il n'a pas davantage de gloire, puisqu'il vit d'une vie diminuée, « sans aléa », malade qu'il est « de la norme à laquelle il se soumet ou à laquelle on se soumet » (p.45). La normalité est une réduction de la vie psychique à une dimension opératoire, une instrumentalisation de la vie psychique. Une seconde allure de la normalité est le normal quantitatif, c'est-à-dire le fréquent à constater ; les hommes normaux sont des « hommes unidimensionnels ». En effet, c'est en étant soumis à une série de normes et exposés à une variété de comportements qu'ils ont accès à eux-mêmes. Leur identité leur est conférée « dans les limites du type ». On peut penser au « culte de la performance » décrit par Ehrenberg, à l'œuvre dans le travail, dans le sport, et jusque dans les divertissements. Ces deux allures peuvent se rejoindre : la frontière entre l'homme moyen et le type idéal s'efface, et le type idéal apparaît comme la vérité de l'homme moyen. Ces deux normalités participent d'une même élaboration des normes d'une société, l'une visant les activités de l'homme moyen, et l'autre la vie mentale des sujets.

c) Suite du portrait : jusqu'où est-il normal d'être normal ?

On retrouve l'homme typique au cœur de la fabrication du sujet. La subjectivation se fait dans les limites de l'assujettissement, par l'attachement à la norme.

« Le soi apparaît comme l'effet d'un retournement à l'intérieur même des multiples procédures d'assujettissement. C'est ce que Judith Butler nomme le « sujet tropique ». Le sujet se retourne contre lui-même dans l'exercice même de la norme qui s'abat sur lui. » (p.55)

La subjectivation est le retournement de la norme sur soi. Il n'y a donc pas de soi sans norme, sans « homme typique ». Le retournement constitutif du sujet est, comme le montre Butler en partie incomplet : « il est lié à une mélancolie pour un accès à soi antérieur à la norme ». Il y a donc conflit entre le désir de norme et les « désirs incompressibles de sortie de la norme » qui travaillent l'identité du sujet. Pour l'homme typique, attachement et assujettissement fonctionnent ensemble : l'attachement présuppose l'assujettissement - car on a un désir de continuer à vivre - et l'assujettissement requiert un désir de l'assujettissement pour fonctionner, sinon il apparaît comme pure contrainte externe. Ainsi, « l'assujettissement du désir et le désir d'assujettissement peuvent être ramenés à une même vie dans les normes » (p.57).

L'homme normal est celui qui s'est débarrassé de cette revendication de sortie de la norme et des conflits de normes dans lesquels les sujets sont situés. Il figure le rêve d'une vie d'une

seule norme, s'approchant d'une vie d'incorporation extrême des normes sociales, et finalement du conformisme, puisqu'il s'agit de coller aux règles quelles qu'elles soient :

« L'homme normal est cet homme particulier qui congédie les inventions de normes au nom de la soumission à une seule norme. » (p.80)

Il y a là un amoindrissement de la vie, puisque seule est viable une vie justifiée au regard des normes. L'homme normal se constitue précisément dans une certaine violence. Il est doublement scindé : « non seulement le désir de normalité l'expose à un reste qui le hante, le désir d'anormalité, mais encore la répétition des normes de normalité implique une dépendance du sujet envers ces normes qui ne laisse aucune place au désir d'air frais » (p.82). L'homme normal se constitue donc dans une violence, celle du « je » fabriqué dans l'attachement passionné aux normes sur le « je » qui est soustrait à cet attachement.

La « justification » par les normes est « le ressort secret » de la normalité. La justification caractérise la tentative de l'homme normal de coïncider sans reste avec les normes. Elle suppose trois phases, qui donnent accès à la normalité : l'attachement, l'adaptation et enfin la centralité de certaines normes. Tout d'abord, elle suppose « des procédures d'attachement plutôt que d'intériorisation par lesquelles se construit une certaine adaptation aux normes sociales » (p.85). L'attachement engendre des souffrances subjectives, du fait d'une résistance aux normes opposée par le sujet lors même qu'il les adopte. En effet, l'attachement ne vise pas, sur le mode de l'intention, à coïncider avec les normes ; il s'effectue au stade préconscient. L'adaptation, de son côté, suppose la participation de la conscience, « s'épuisant à rejoindre ce qui la produit ». La conscience tend à être seulement la forme mentale de l'attachement aux règles, par conséquent à devenir exclusivement opératoire. Elle évalue des trajectoires d'adaptation, ce qui suppose un repérage des normes tenues pour centrales. Dans ce processus, les résistances hantent l'action sous forme de possibles impossibles, ou possibles non réalisés ; elles tiennent à l'excès de la vie sur la norme.

La question de la centralité des normes se pose avant tout pour la conscience : elle « met fin au bégaiement de la vie psychique en ce qu'elle permet un renoncement aux possibilités d'actions subjectives refoulées dans la sphère inconsciente de l'impossible » (p.87). Le domaine de la centralité des normes est principalement le travail. Le travail a, pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Yves Clot, une « fonction psychologique spécifique » : c'est une activité dirigée (contrainte par des normes), mais c'est aussi l'exploration d'un milieu de vie par un sujet, donc l'occasion pour lui de se réaliser. L'homme normal est malade du fait qu'il tend à réaliser l'accomplissement d'une seule norme, au lieu de la mettre en rapport avec d'autres activités. Or le travail est un lieu tenu pour central, d'où les possibles non réalisés ne disparaissent pas ; ils manifestent l'excès de la subjectivité sur la centralité. Cela implique qu'il y a toujours pour l'homme normal « une deuxième vie interdite » faite de ces potentialités refusées. C'est pourquoi on ne peut, avec Christophe Dejours, défendre la centralité du travail, pour en faire la condition de la santé mentale. A l'inverse, selon Yves Clot, le réel est aussi « ce qui ne se fait pas, ce qu'on ne peut pas faire, ce qu'on cherche à faire sans y parvenir » (cité p.92). De plus, le travail doit être un jeu avec les normes, permettant l'exercice d'une capacité subjective à produire des déplacements, d'une mise à distance de ce qu'il est prescrit de faire (on ne pense jamais « je fais ce qu'on me dit », lorsque l'on est devant sa machine). Plus généralement, il faut opposer à la centralité les variations créatrices qui supposent une « négociation subjective permanente », et permettent une résistance à la centralité. L'homme « se travaille en permanence dans les règles de travail elles-mêmes », écrit Yves Schwartz (cité p.94). Ce qui fait écrire à Guillaume le Blanc :

« D'une manière réellement paradoxale, l'homme normal est celui qui entend rejoindre cette violence, [de la norme tenue pour centrale], c'est celui qui entend fondre sa propre maladie dans les pathologies de la violence du travail, pour ne pas avoir à affronter sa part de création, ses possibilités de personnalisation, de déplacements, son expérience de la liberté que supposent les jeux d'emboîtement entre les normes, les usages subjectifs pour les rendre compatibles. » (p.95-96)

d) Portrait final : l'impossible coïncidence avec les normes

Dans ce dernier portrait, apparaît un homme normal ou typique qui travaille la société et relève du croisement de deux procédures : il s'agit de susciter la croyance en l'autonomie en produisant des « formes intimes d'assujettissement ». L'autonomie, c'est la « capacité qu'a un sujet de faire valoir son indépendance », et par conséquent le fait qu'il trouve sa raison d'être dans des expériences « fortement encadrées ». Il ne s'agit pas d'une illusion, car l'autonomie donne lieu à une justification de l'existence par le sujet qui se sent autonome, mais bien d'une construction sociale. Ce qui permet à Guillaume le Blanc d'écrire que « l'homme typique n'est pas seulement un produit de la norme, il maintient un usage de soi interne aux normes qui l'effectuent ». Autonomie et discipline ne s'opposeraient pas, mais constitueraient « deux versants normatifs de la construction d'un homme typique » (p.62) ; c'est à cette idée qu'aboutit le rapprochement de deux analyses divergentes : celle de Foucault à propos de la discipline et celle de Dumont sur l'autonomie, reprise par Gauchet et Ehrenberg.

L'idée est qu'il n'y a pas d'homogénéité des normes entre elles. Discipline et autonomie, en apparence opposées, s'entrecroisent pour produire de la normalisation. La discipline individualise en même temps qu'elle assujettit. L'autonomie est un ensemble d'injonctions à se réaliser, elle consiste en une pression sociale à être soi-même, à être l'auteur de sa vie. La source n'en est donc pas l'individu ; c'est bien la société qui continue à être le sujet de ses propres valeurs. Désirer être soi est la « règle sociale » que le sujet découvre au plus profond de lui-même. Ceci crée un conflit, au moins potentiel, dans le sujet :

« Les normes sociales sont ainsi, dans cette division des genres, potentiellement conflictuelles puisqu'elles placent l'homme dans la situation intenable d'être fabriqué comme sujet à la fois par l'hétéronomie disciplinaire et par un ensemble de règles exigeant toujours plus d'autonomie. » (p.98)

La condition de production de certains comportements disciplinaires (dictés par l'école par exemple) est l'autonomie. L'homme doit avoir la certitude, dans ces comportements, qu'il en va de sa vie. Ainsi, la discipline procède à une intégration croissante du sens subjectif de l'assujettissement. La discipline persiste mais s'est raffinée, explique Guillaume le Blanc, pour intégrer des procédures subjectives de validation de la discipline. Il se réfère aux analyses du capitalisme par Boltanski et Chiapello (*Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard), qui montrent comment « une entreprise ne demande plus seulement à des sujets de produire des comportements fixés au préalable. Elle leur demande une adhésion mentale au projet de l'entreprise, une mobilisation subjective sans équivalent ». On a donc une double relation, la demande d'autonomie est nécessaire au fonctionnement de la discipline, et les normes de la discipline intègrent la visée d'autonomie.

D'autre part, la conjonction de ces deux analyses de la discipline et de l'autonomie permet de penser le rapport entre les normes extérieures et la vie psychique. Il s'agit de voir comment une vie des normes peut susciter la vie subjective. A ce titre, la pression à être soi est la

« réponse, en termes normalisateurs à la pression disciplinaire de tous les régimes », plutôt que le revers du désenchantement.

« L'autonomie n'est pas l'autre de la discipline, mais sa réponse la plus cohérente à l'âge des normes. » (p.100)

Ce rapprochement permet un retour sur les analyses foucaaldiennes du pouvoir et du sujet, dans un sens proche de la lecture de Butler, qui prolonge les analyses du pouvoir par la notion de vie psychique, ou d'effet psychique du pouvoir. De ce point de vue, le problème du pouvoir est effectivement celui du sujet, et les normes disciplinaires, qui fabriquent de l'assujettissement en produisant des comportements corporels, tout comme les normes biopolitiques qui concernent la population et son contrôle, apparaissent à Guillaume le Blanc comme des formes de gouvernementalité (production d'un certain gouvernement sur autrui). Le thème du gouvernement sur autrui ne saurait être opposé au thème du gouvernement sur soi, qui n'est qu'une nouvelle manière d'envisager le jeu des normes. Le souci de soi peut être lu comme un souci de la vie, qui rend possible une valorisation de la vie, et permet à la biopolitique de répondre à l'échec de la discipline (la mort ou l'épuisement), à ce qui menace la productivité disciplinaire. On a donc deux effets de cette analyse : d'une part l'accent est mis sur l'assentiment aux normes, qui n'a pas toujours été l'objet des préoccupations de Foucault (le sujet ne peut être fabriqué que par le consentement qu'il introduit à sa propre fabrication) ; d'autre part un trajet se dessine dans les diverses problématiques foucaaldiennes, à partir du point focal qu'est la vie psychique, selon lequel les procédures de subjectivation sont elles-mêmes l'effet de normes sociales, du côté du sujet et non plus de l'assujettissement.

Les trois régimes, discipline, bio-pouvoir et autonomie, permettent à l'homme d'être « chez lui » en étant dans les normes qui le produisent, et de faire usage de soi dans l'attachement aux normes. L'homme normal, qui a pris ici la forme d'une construction sociale, « rêve de voir ces types de normes se réconcilier en une figure unique alors même que les normes sociales ne peuvent se justifier entre elles, alors même qu'elles proposent des existentiels incompatibles » (p.111) ; il rêve de mettre fin aux conflits des normes. Plus généralement, l'homme normal est « celui qui se retourne contre lui-même pour être le sujet des normes qui le produisent » (p.82). Il ne peut qu'adhérer à la règle. Par là, il s'expose à la souffrance qui tient au déni et au mépris de la norme. En effet, la souffrance tient au fait que « du bon sujet de la norme au mauvais sujet sanctionné par la norme, il n'y a qu'un pas » (p.81). Malgré cette tentative de coïncidence, la production de l'homme normal par le concours de l'autonomie et de la discipline engendre un « reste », un désir de sortie de la norme, qui provient du fait que le soi n'est pas totalement ajusté aux normes. La vie est toujours en excès par rapport aux normes. On est bien dans une société de normalisation et non pas dans une société des hommes normaux. La vie psychique va donc être ce qui permet de critiquer ou de contester la normalité, car elle peut se retourner contre les normes qui la produisent.

2) Critique et clinique de l'homme normal

a) La vie psychique de l'homme normal

On peut revenir sur le diagnostic des maladies de l'homme normal, pour montrer d'abord le lien avec la vie psychique, et envisager à partir de ce lien la possibilité de soigner l'homme normal. S'affirmer normal est une « affirmation pathologique », semblable à celle de la fiction de Canguilhem : si l'homme normal est celui qui éprouve une angoisse qui le rend conscient de la

précarité des normes biologiques dans lesquelles il est engagé (angoisse de ne pas connaître la maladie), « le même raisonnement vaut pour celui qui s'estime sur le plan social en permanence normal » (p.116). Il s'agit d'un biais pour interroger le désir de normes : se demander comment on peut se vivre comme normal dans une société « qui ne parvient pas à rendre les normes tout à fait normales pour tout le monde, et ne peut donc résorber un ensemble de pathologies sociales qui se révèlent notamment dans l'expérience de la pauvreté, de la précarité, du mépris social ». L'homme normal, malade de la norme qu'il ne reconnaît pas à l'extérieur de lui, fait l'expérience du « désajustement » ou de l'écart. Il s'expose intérieurement au processus de la pathologie et à l'angoisse de la chute dans la maladie.

Plusieurs « stratégies » sont possibles pour tarir la source créatrice, ou potentiellement constestataire de la vie psychique, et s'efforcer de ne pas questionner la norme. Guillaume le Blanc en énumère quelques unes : lorsqu'on ne parvient pas à rester dans la norme, la mort psychique est préférée (par une névrose de conversion de l'esprit au corps). Ou encore, on peut éviter de se prendre pour objet de réflexion. La maladie de l'homme normal le conduit donc à éviter toute errance, et à étouffer les processus psychiques qui donnent sens à la vie, la créativité de la vie ordinaire, au profit d'une pensée seulement opératoire.

La reprise de l'analyse sartrienne de la mauvaise foi permet de décrire sous un autre angle les stratégies « malades » de l'homme normal pour étouffer les possibles de la vie psychique susceptibles de contester la norme avec laquelle il s'efforce de coïncider ; son activité mentale consiste pour l'essentiel à rejoindre les règles qui le produisent comme sujet. La mauvaise foi de l'homme normal, c'est « le fait de renoncer librement à sa liberté en préférant s'appréhender sur le mode d'une qualité sociale » (p.127). La mauvaise foi est bien un procédé de l'accès à la normalité. Guillaume le Blanc rappelle que Sartre opposait « l'homme de la mauvaise foi » et « l'homme de la présence à soi », ce dernier ayant accès à la vie authentique. Loin de toute fixité, l'homme de la présence à soi s'ouvre à tous les devenirs possibles. Il récuse la permanence de l'identité du soi. La vie psychique est alors d'un côté ce sur quoi porte la violence de la soumission de l'homme normal, lorsqu'il s'attache à son identité, et de l'autre ce qui va permettre la critique et la contestation de l'homme normal.

Guillaume le Blanc met en effet l'accent sur la dimension vitale de la vie psychique, en la déplaçant par rapport à l'acception de Judith Butler. La vie psychique permet la subjectivation - le fait de devenir sujet à partir de l'assujettissement - mais aussi l'individuation, c'est-à-dire le développement de la vie dans l'esprit lui-même, qui est une affaire vitale. Il est un degré d'individuation de la vie elle-même.

« L'esprit peut alors être conçu comme un type d'activité inventée par la vie pour assumer un certain nombre de tâches propres aux vivants et résoudre ainsi les différentes tensions qui naissent dans les rapports d'un vivant à ses milieux de vie externes et internes. » (p.131)

La vie psychique est une activité créatrice, elle permet à la vie de poursuivre ses individuations. L'esprit est ce « désir d'individuation qui se retourne en soi subjectif sous la pression des normes sociales ». En somme, la vie psychique est le lieu où ce qui est extérieur (les normes sociales) peut devenir intérieur, non pas par une intériorisation mécanique, mais par l'attachement de la vie psychique, qui produit en même temps que le sujet les normes extérieures qui le constituent à l'intérieur de lui-même.

« Ces attachements sont la condition qui permet à quelqu'un de revenir vers lui et de se viser comme sujet par une réflexion susceptible non d'intérioriser la loi pour en faire un

soi (puisque cette intériorisation suppose le soi) mais d'inventer par ces lois et ces normes un pôle d'identité qui a valeur de sujet pour le soi qui s'attache à elles. » (p.134)

La vie psychique entre au service d'un pôle mental de la norme, et rend possible une identité. Le sujet social ainsi fabriqué fait fond sur une vie psychique antérieure déjà assujettie. L'identité est « l'ultime développement que les règles prennent quand elles constituent le pôle mental de référence de l'individu qui peut alors se réfléchir comme sujet » (p.136). Dans la vie psychique, se révèlent des possibles mentaux non réalisés ; la vie psychique se caractérise comme mobilité et comme flux. Or c'est ce flux que réprime la vie mentale de l'homme normal, au profit de l'attachement exclusif à ce qui est perçu comme la forme même de la normalité. Néanmoins, toute vie mentale n'est pas entièrement colonisée et celle de l'homme normale est hantée de ce qui est réprimé.

En effet, la vie psychique est « plus vaste que les normes ». La vie psychique est plastique, elle prend différentes formes, et parmi elles, la forme sujet. Le sujet n'est pas le tout de la vie psychique. Ce qui déborde de la vie psychique confère à la conscience un pouvoir d'arrachement aux normes qui s'en emparent. Il y a « un reste psychique à la normalisation » (p.143). Ce reste n'est pas produit par le sujet en tant qu'il est assujetti aux normes qui le produisent comme sujet ; c'est plutôt la « forme vague que prend la vie psychique avant qu'elle ne soit assujettie à un ensemble de normes ». Il s'agit d'un élément minoritaire au sens deleuzien, permettant une résistance du psychique au social, par son caractère vital : en effet, le désir de vivre, s'il trouve dans le désir de normes son relais le plus efficace, « ne s'annule pas dans le désir de normes » (145). Ce reste signifie qu'il n'y a pas seulement adaptation aux normes. Au contraire, il y a du jeu au double sens de la marge et de l'invention, de la création ; les normes s'inventent - ce qui répond à la question de savoir comment un sujet peut assumer les normes qui le produisent : il ne les réalise pas dans une adéquation. Ce reste est ce qui permet à Guillaume le Blanc, à la suite de Judith Butler et aussi de Sabine Prokhoris, de joindre la problématique psychanalytique à celles de Deleuze et de Foucault, sur les nouvelles individualisations et sur la désindividualisation, dans l'idée que la vie psychique n'est pas seulement une vie d'après les normes. Il faut donc avec Judith Butler supposer une vie psychique au cœur de ces opérations :

« Comment vient la possibilité même d'imaginer ce que nous pourrions être en dehors des subjectivations produites de l'intérieur des attachements aux différentes institutions si l'on ne postule pas une vie psychique plus vaste que les différents pouvoirs qui s'en emparent ? » (p.141-142)

Ce sont les polarités vitales de la conscience qui lui permettent de se retourner contre la norme.

b) Soigner les hommes normaux

Si les hommes sont ces « animaux malades des normes », il faut penser une clinique de la souffrance psychique. Cette clinique est à concevoir comme une politique. Comme l'indique le titre du chapitre X de l'ouvrage de Guillaume le Blanc, c'est à partir de la vie psychique que va être pensée la clinique de la souffrance. Pour préciser le rôle d'une clinique de la souffrance, deux types de souffrances doivent être distingués : l'une est inhérente à la vie psychique, c'est « l'affect qui accompagne une vie psychique créatrice qui puise dans ses possibles des devenirs psychiques nouveaux » (p.147) ; l'autre constitue une entrave, ce dans quoi la vie psychique s'enlise quand elle entre dans l'obsession d'une idée dont elle n'arrive pas à se défaire. La souffrance psychique est liée aux souffrances sociales et existentielles d'un sujet. La souffrance peut être l'identification à des normes uniques, la fixation à un affect dominant ou à une idée

obsessionnelle ; il y a alors ressassement et non pas errance ni mobilité. On a par conséquent deux souffrances, celle de « l'homme normal, attaché de manière pathologique à certaines normes qu'il s'interdit de voir bouger, et l'homme pathologique, attaché de manière normale à une pathologie (au sens où il la transforme en norme de vie) » (p.156). C'est donc bien le mode d'attachement aux normes qui est en jeu dans les maladies de l'homme normal. C'est pourquoi la clinique de la souffrance suppose une clinique de l'homme normal.

C'est à partir du « reste psychique » évoqué qu'une politique ou une clinique de la souffrance est possible. Cette idée s'inscrit à la suite des analyses de Sabine Prokhoris, qui la propose du point de vue de la psychanalyse. L'analyse de la vie psychique ainsi conçue comme reste, avec sa positivité et son caractère créateur dont l'homme normal s'efforce de venir à bout, nous achemine vers ce que Sabine Prokhoris, dans *Le sexe prescrit. La différence sexuelle en question* (Champs Flammarion, 2002) appelle une « politique de la psychanalyse ». Elle demande : « quelle sera la politique au jour le jour de la clinique, cette clinique confrontée aux divers « ratés » de la subjectivation ? « Ratés » qui sont autant de questionnements des normes, et à ce titre indices d'une très puissante santé, entravée cependant » (p.12). Le reste à la normalisation, ou encore le raté de la subjectivation, c'est bien le lieu d'une mise en question des normes, et cette mise en question est la santé même. Il s'agit, dans cette clinique, d'un traitement de la souffrance psychique qui s'appuie sur l'inventivité de la vie psychique et sa capacité de déplacements. Sabine Prokhoris, citée et suivie sur ce point par Guillaume le Blanc, s'oppose à l'idée d'une psychanalyse sommée de donner d'être experte, garante de l'ordre des identités, du symbolique ou encore de la différence des sexes. Il s'agit de faire jouer Canguilhem contre Legendre, contre une certaine idée du symbolique, et ce à partir du dispositif de parole de l'analyse conçu comme « ce qui permet à qui s'y confie l'accès à des espaces et à des dimensions d'existence inconnus de lui, ni répertoriés, ni configurés encore, mais que la commune perception des frontières pourrait très vite conduire à qualifier de « barbares ». » (p.16-17). Ce que l'ouvrage de Guillaume le Blanc retient ici, c'est que si la psychanalyse peut se présenter comme une clinique de la souffrance psychique, il n'est pas question de réadaptation. Il ne s'agit pas de susciter les conditions d'une vie normale, mais celles d'une vie « pouvant être menée dans les normes mêmes que la vie psychique est parvenue à créer, à partir de son attachement à des normes enfin assumées et de devenir créateurs enfin désirés » (p.156). Il n'est donc pas question de se déprendre des normes, puisqu'aucune sortie hors des normes n'est possible - et à ce titre il n'y a pas d'anormalité. Il s'agit au contraire de repenser l'attachement aux normes. La psychanalyse est alors un lieu privilégié, si l'analyse est pensée comme augmentation des facultés créatrices. Cela suppose de s'intéresser avec Freud aux mécanismes de résistance, pour y « lire l'attachement subjectif du malade à sa maladie » (p.158). Il faut autrement dit envisager les forces psychiques de la personnalité malade, porter attention au transfert (comme capacité d'aimer autre chose que soi) et aux possibilités de déplacement (modifier son attachement plutôt que se déprendre des normes).

« La transformation de soi qui s'opère dans l'analyse ne signifie pas un abandon du soi malade au profit d'un nouveau soi, la création d'une personnalité nouvelle sans rapport avec la personnalité malade, mais la possibilité qu'un nouveau rapport à soi s'institue. »
(p.159)

La souffrance psychique ne disparaît pas, mais la vie psychique devient praticable. La formule selon laquelle « la psychanalyse vise moins à faire sans qu'à faire avec » montre qu'il est impossible de revenir à une normalité première, qui serait l'équivalent d'une innocence

biologique. La guérison redonne simplement une marge de mobilité à la vie psychique dans la souffrance même.

En quoi consistera plus généralement cette clinique ? A travailler à « rendre l'homme normal moins normal », en tous lieux. La clinique de l'homme normal vise à susciter des expériences psychiques inédites, à remettre la vie psychique au travail en lui redonnant un « pouvoir de révision et d'institution des normes », selon l'expression de Canguilhem. Cette clinique peut alors passer par plusieurs voies :

1) On peut d'abord s'en remettre à la créativité de la vie ordinaire. Il s'agit d'une perspective « d'en bas » à partir de laquelle s'opère un déplacement plutôt qu'un détachement des normes. Ce détournement des normes, opéré par la vie ordinaire, relève de la ruse, du bricolage (c'est l'idée des « catachrèses », usages détournés des outils), ou mieux encore du braconnage (« poser un piège dans la norme »). Néanmoins, précise Guillaume le Blanc, s'en remettre à la vie ordinaire ne dédouane pas de la tâche d'améliorer les conditions de la vie ordinaire.

2) On peut également passer par un travail de reconnaissance. Le sentiment de normalité s'origine dans la reconnaissance et l'estime de soi. Il s'agira de viser les formes de vie ensemble, à commencer par le travail et la culture, pour qu'elles ne soient pas des formes du mépris social, mais qu'elles demeurent inventives, créatrices de normes. La souffrance qui fait l'objet de cette clinique est indissociablement sociale et mentale. Elle peut prendre trois formes : elle peut être liée aux normes de travail, ou encore à la conformité à une norme de vie, posée comme modèle social et existentiel ; elle peut enfin être une souffrance existentielle (celle de l'homme qui souffre des micro-normes qu'il pose dans sa vie ordinaire). La vie mentale et la vie sociale ne sont pas opposées. Il n'y a ni coïncidence (comme dans le cas de l'homme normal), ni opposition de la vie mentale et des normes, mais seulement la difficulté pour la vie mentale de se développer à l'intérieur même des normes. Ainsi, trois lieux forment une double dissymétrie : entre la vie mentale et le pôle mental des normes et entre ce pôle mental et l'existence sociale. Il va donc être question d'une double critique et d'une double clinique des types d'identités affectés dans la souffrance, par exemple le chômeur, l'immigré ou le délinquant. Il s'agit non seulement des identités négatives par défaut (effet d'une violence sociale directe) mais aussi des identités négatives vécues (dans le sens d'un parcours mental des sujets qui redouble le parcours social mais ne se confond pas avec lui). Une clinique doit saisir les souffrances et leur sens vécu. Finalement s'esquisse l'idée que cette clinique est une politique, qu'il ne faut pas entendre comme une médecine du corps social. C'est une politique conçue comme clinique des identités négatives.

Conclusion

Qu'il n'existe qu'en nous sous la forme d'un désir de norme ou qu'il existe hors de nous, l'homme normal n'est pas ici le modèle vers lequel tend celui qui souffre d'être exclu de la norme. Il est au contraire, dans l'ouvrage de Guillaume le Blanc, une vie malade, sous diverses formes qui figurent toutes un étouffement, une asphyxie et par conséquent une souffrance psychique. En effet, si le sujet se constitue dans et par des normes, l'homme normal est le lieu d'un conflit, d'une violence de la dimension psychique soumise sur celle qui veut de l'air frais. Sa tentative d'adhérer aux normes est solidairement la tentative d'écraser des rébellions, de tarir les désirs de sortie de la norme. L'homme normal s'expose ainsi à n'avoir accès à lui-même que

par les normes qui ne viennent pas de lui. Un tel diagnostic sur les maladies de l'homme normal n'est possible qu'à partir d'un travail sur la notion de vie psychique, qui suppose, par delà la genèse du sujet dans les normes qui continuent à vivre en lui, la puissance d'une vie qui excède les normes. La vie diminuée de l'homme normal est opposée à la créativité de la vie ordinaire. C'est par le recours à ce reste, qui résiste à la normalisation, qu'est pensée une clinique de l'homme normal. Cette clinique de l'homme normal se présente comme une clinique de la souffrance psychique et revendique une dimension politique. On pourrait à ce propos pointer une difficulté mentionnée au cours de l'ouvrage : si la vie psychique est ce qui porte la possibilité de contestation de la norme, que faire des moments où ce qui reste de la normalisation n'est pas une vie créatrice, mais tout simplement un invivable, comme c'est le cas pour les *Naufragés* décrits par Patrick Deklerck (cité p.195) ? Comment articuler cette clinique de la souffrance psychique aux transformations des conditions sociales requises pour qu'une politique des identités négatives ait pleinement un sens ?